



Du lieu caché de la santé

Spécialité : Philosophie de la santé

Discipline : Philosophie

Mohamed RAFAI

(Casablanca – Maroc)

Résumé

L'œuvre de Gadamer intitulée « philosophie de la santé », montre que la santé est incompréhensible, elle apparaît en filigrane à travers la maladie, parce qu'il y a souffrance, de là, la santé reste mystère, reste cachée, en fait la santé est silence, l'homme est inconscient, endormi jusqu'à la maladie où elle se réveille, ce qui a été traduit par Leriche en « la santé est la vie dans le silence des organes ».

A la suite de ce cheminement de questionnement sur la santé, ayant suivi les voies des pensées de Gadamer et autres philosophes comme Spinoza, Nietzsche et Canguilhem, on peut considérer que le concept de santé peut se penser au-delà des normes, étant donné que la santé est avant tout normativité, à savoir la capacité à définir les normes de vie, voire même à les dépasser par l'exercice de cette puissance d'être et d'agir selon Spinoza.

Que la santé soit un concept statique ou dynamique, elle interroge directement la conception que nous faisons de la vie de l'homme et du monde (être), tout en bouleversant les limites catégorielles qui nous permettent de penser ces domaines, le concept de la santé s'impose donc comme question ontologique.



Au total, le concept de la santé a connu une évolution depuis les grecs et surtout depuis Spinoza, Nietzsche et Canguilhem qui ont tenté de situer la définition de ce concept, et avec Gadamer qui s'est efforcé d'analyser les déterminants de ce concept. Mais ce concept de la santé continue à poser de nombreuses questions :

- La définition de la santé ne passe t-elle pas par la définition de la maladie qui est déficit et irréductibilité de la défaillance.
- Les concepts de la santé et de la maladie sont objets et elles sont enseignées par les sciences objectivantes.
- La définition de la santé reste toujours étrangère : la santé échappe à la normale, à la différence de la maladie qui nous rend conscient du phénomène.

La santé n'est pas présente constamment à notre esprit, elle est là mais on n'y fait pas attention, c'est sa réduction ou son départ qui nous réveille. Elle ne nous engage pas à prendre soin de nous-même, elle participe à l'oubli de soi.



Introduction

La santé a longtemps été une des considérations centrales de la philosophie et des philosophes (10). En effet l'histoire du rapport entre la santé et la philosophie est une ancienne histoire et une vieille question pour les philosophes. Certains philosophes considéraient que la médecine soigne le corps et que la philosophie constitue une thérapie de l'âme. En ce sens, la philosophie se met au service de l'âme pour les stoïciens et les pythagoriciens, particulièrement Pythagore, pour lui la philosophie permet la compréhension du rôle que jouent nos pensées dans la régénération de nos états d'âme ou de nos émotions.

La santé a fait l'objet de réflexions philosophiques, plusieurs penseurs ont abordé le thème de la santé, en étant soit médecin soit médecin philosophe ou philosophe. Toutes les réflexions tournaient autour de la question de la santé, est-elle un concept évident ou problématique ?

La santé, par le fait qu'elle interroge l'essence même de l'homme (l'être), est question philosophique. En effet, le concept de la santé est une réflexion critique de l'homme sur l'homme au sens où « le souci de la santé de chacun est un phénomène original de l'être humain » (Gadamer). Ce phénomène n'existe pas chez les autres créatures.

La santé se fait pluriel, en ce sens il n'y a pas une santé mais des santés. Il existe des formes multiples dépassant la distinction posée par Canguilhem entre concept



descriptif et concept normatif de santé. Quant à Herzliech (6), il repère trois grandes formes à partir desquelles la santé est pensée :

- 1-La santé idée : c'est la santé comme absence de maladie, comme absence de conscience du corps et de son fonctionnement. Quand l'individu est en bonne santé, il s'oublie et vit dans un état d'inconscience par rapport à son être.
- 2-Le fond de santé : c'est la santé comme robustesse, comme force, comme résistance aux maladies.
- 3-La santé comme équilibre : c'est la santé comme bien être psychologique, bonne humeur, comme bien-être physique, comme infatigabilité, comme activité et efficience dans l'activité, comme bonne relation avec autrui. C'est la grande santé chez Nietzsche ou la persévérance dans son être chez Spinoza (3).

La santé idée et le fond de la santé apparaissent comme des états alors que l'équilibre implique une forme de processus, de dynamisme du sujet et de normativité.

La première expérience de la maladie paraît prodigieuse mais tout au long de la vie nous accumulons des expériences de la maladie et nous apprenons que ce n'est pas la maladie qui est miracle et inégalité mais plutôt la santé qui reste incompréhensible et prodigieuse « on ne sait pas c'est quoi la santé et où se trouve la santé » (3).



La question qui reste posée est comment se diriger par rapport à la santé et la maladie ? Comme disait Nietzsche il n'y a pas de santé en soi. Comment se comporter avec les deux concepts dans notre pratique de la vie : qu'est-ce que la santé, comment l'aborder positivement ?

Développement

La définition de la santé reste un mystère et surtout dans son caractère latent, il n'y a pas de signes spécifiques de la santé, elle est définie par rapport à des normes ou des valeurs standards, dans ce cas, on peut courir des risques en voulant appliquer ces caractères à un homme sain de le rendre malade, c'est le cas d'un homme avec un seul rein ou un sujet âgé (10).

A la différence de la santé, la maladie s'objective d'elle-même, c'est le malade qui devient un cas, on parle d'ailleurs d'un cas pathologique. On peut considérer la maladie comme un accident et même le mot grec « symptôme » signifie accident ou il est utilisé pour désigner les manifestations extérieures de la maladie.

La santé suscite donc des questions philosophiques essentielles du fait même qu'elle met en question les catégories établies de la science et du sens commun. De ce fait, la santé selon Canguilhem est à la fois présente et opaque. Selon ce philosophe médecin, la santé peut être traitée par la science mais à travers la maladie alors qu'en dehors du concept scientifique, la santé est un concept vulgaire (populaire), à la portée de tous c'est-à-dire il faut aller penser la santé chez tous et chez chacun. En effet, c'est dans cette voie que la santé s'extrait du monopôle de la



science pour être pensée à partir de l'individu humain, de la société et donc à travers les sciences humaines et sociales (2).

La particularité de la santé est qu'elle apparaît d'elle-même dans ses propres mesures, en d'autres termes, la santé n'admet pas qu'on lui applique des valeurs standards, comme dans la maladie sur la base d'une moyenne déduite de l'expérience. La santé reste de définition très large et par conséquent elle reste latente, sujette à des changements, par conséquent, la santé est un processus dynamique variable et multiple.

Se référant à la santé comme équilibre et harmonie intérieure, ces derniers sont pris en compte sans les mesurer, le devoir du médecin est de traiter la maladie.

La douleur est un signe important, elle traduit la sensation subjective dont la fonction est de signaler la présence d'un trouble dans l'équilibre harmonieux du moment vital qui constitue la santé, pour trouver le site de déséquilibre il faut bien identifier la douleur. En effet, l'action du médecin reste un véritable art pour celui qui sait l'exercer. En fait, la palpation est un art pour celui qui sait pratiquer et sentir quelque chose et c'est cet acte que tout médecin doit bien apprendre. L'identification de la douleur par la palpation permet de localiser la cause du déséquilibre chez le patient et par conséquent essayer de le rétablir (9).

Qu'est-ce que donc la santé ? qu'est-ce que ce mystère que nous connaissons tous mais sans être conscients de cette connaissance ou nous ne connaissons pas vraiment. Tout ce qu'on sait, c'est la maladie parce qu'il y a souffrance, mais la santé



relève du prodige. En fait la santé est silence et l'homme est inconscient et endormi jusqu'à l'arrivée de la maladie qui le réveille.

La santé peut être définie en négation à partir de son opposé : la maladie. Cela veut dire que la santé est connue par la maladie. C'est l'absence de la maladie qui fait apparaître la santé soit par traitement préventif ou curatif. Nous faisons appel au traitement curatif quand la santé a été perturbée et l'équilibre est rompu, donc il faut la rétablir par ce traitement et on dit qu'on a maîtrisé la maladie, et nous faisons appel au traitement préventif pour protéger l'harmonie et l'équilibre c'est-à-dire la santé. Ici nous projetons notre santé en la protégeant. Il se dégage que la santé est toujours menacée de déséquilibre par l'agression naturelle, et l'homme doit fournir des efforts pour casser la résistance qu'il oppose à la nature car cette dernière prépare de nouvelles forces ailleurs. La santé est donc mal définie, car elle n'est pas un état statique, mais un équilibre en perpétuel changement, pour créer des nouvelles normes de fonctionnement vital, d'où le caractère normatif de la santé. C'est pourquoi chaque maladie se présente sous une forme particulière dépendant en partie de l'individu qui lui aussi entre en jeu par ses erreurs propres ou il est mal à l'aise en pensant des mauvaises choses. Ceci retentit sur la santé physique, c'est ce qui est appelé les troubles psychosomatiques (2, 10).

Pour définir la santé par affirmation, il faut chercher des conditions de la présentation de la santé, car elle est souvent cachée et n'apparaît que dans son absence, c'est-à-dire dans la maladie. En effet, la santé reste cachée parce que dans le principe de notre vie naturelle notre conscience reste à l'écart lorsqu'on est en



bonne santé. Mais elle apparaît sous forme de sentiment de bien-être (2, 4). Plus encore du fait que plein de ce bien-être, l'homme en bonne santé se montre ouvert au savoir et donne de lui-même, allant jusqu'à ne pas sentir l'effort et la peine. C'est le vrai sens de la santé et ne consiste pas à se soucier de soi et être à l'écart des moindres fluctuations de son état et la conserver par les médicaments.

Nietzsche va dans le même sens de cette définition en considérant que la santé est la capacité de progresser, de créer. Quant à Spinoza, il définit la santé non pas par le bien être ou l'harmonie mais par la capacité de l'homme à générer la joie pour lui et même pour les autres. C'est la capacité à ressentir et à produire la joie active qui s'alimente de sa propre puissance même lorsque la maladie affecte l'homme et l'affaiblit. C'est ainsi que le concept de santé chez Spinoza n'est plus fondé sur le bien-être et l'absence de maladie mais sur la puissance même de l'être humain et le progrès de son autonomie. Cette puissance qui est celle du conatus, est la force par laquelle un individu persévère dans l'être (3).

Ceci démontre que la santé n'est pas un état mais un processus dynamique, c'est pourquoi elle reste cachée. La perturbation de cet état de bien-être nécessite une intervention par un traitement médical ou chirurgical mais surtout par le dialogue. Ce dernier est la base de la réussite du traitement pour récupérer la santé, car il permet d'harmoniser la relation entre deux individus qui ne se connaissent pas plus encore fondamentalement inégaux : Le médecin et le patient. Cette relation inégale pose un problème de prise en charge du patient si elle n'est pas régularisée



par le dialogue. En ce sens, puisque la maladie est complexe psychosomatique, le dialogue doit être au centre du traitement (5).

La santé reste donc quelque chose qu'on ne ressent pas, c'est un mode d'être là (un dasein), un être dans le monde, un être parmi les hommes, elle est être empli de ses problèmes existentiels, soit dans l'action soit dans la joie comme disait Gadamer (6). Mais le plus simple est de penser la santé comme une situation d'équilibre. Le trouble de l'équilibre nécessite un contre poids mais tout essai de compenser un équilibre par un contre poids menace d'entraîner une nouvelle perte de l'équilibre. L'exemple du maintien de l'équilibre est très instructif pour le sujet de la santé, car il montre le risque que comporte toute intervention sur le trouble de la santé. Le risque est de faire trop, un équilibre peut être rompu par le recours à la force ou toute intervention excessive, c'est l'exemple de l'intervention sur le trouble de la santé pour la rétablir et on l'aggrave. En d'autres termes, la santé est un concept très fragile, il faut le protéger par la conscience et la prévention et le rétablir avec douceur et prendre soin d'elle (5).

Les soins de la santé peuvent aggraver le déséquilibre lorsqu'on prescrit une ordonnance mal faite ou un excès de médicament qui peuvent engendrer un autre déséquilibre ou une intervention médicale mal planifiée ou mal indiquée. Pour éviter ces dangers il faut choisir le bon moment et la bonne dose avec un savoir-faire (8). De-là, la santé peut être définie comme un principe rythmique de la vie, comme un constant processus de stabilisation de l'équilibre et comme un renforcement de l'état de l'homme après la maladie (4, 10).



La santé est donc le souffle, le métabolisme et le sommeil. Ces trois phénomènes rythmés dans leur déroulement créent la vitalité, la rigueur et l'énergie. C'est ainsi qu'on définit la santé par la vitalité, la rigueur et l'énergie (Nietzsche, Spinoza et Platon). L'exemple du sommeil est une énigme, car le sommeil est considéré comme une partie de la santé, il représente un moment d'oubli, un moment de basse activité, donc un moment de compensation d'équilibre et d'harmonie par là une régénération de la santé. Pour cela, le secret de notre vitalité se trouve dans le lieu caché de la santé. Notre vie est étroitement liée à la mort comme notre santé est étroitement liée à la maladie. Ces deux articulations (vitalité et lieu caché de la santé, la vie et la mort) sont intéressantes pour le médecin (qui se trouve souvent confronté) parce qu'elles sont essentielles à notre *dasein* et l'être là(5).

Gadamer considère que l'homme en bonne santé, c'est l'être entier en bonne santé. C'est la santé du corps et de l'esprit, la maladie du corps peut retentir sur l'esprit en créant une crainte de la santé ajoutée à la souffrance de la maladie (6).

Le concept de santé chez Gadamer peut être plus large et s'étend au milieu où vit l'homme (société-cité). L'homme pour être en bonne santé doit développer une conscience écologique selon Gadamer parce que le milieu où habite l'homme c'est le *Oikos* des grecs signifiant la maison natale ou foyer. Il faut apprendre à prendre soin de son foyer (espace ou milieu) et il faut lui y employer les moyens, le temps et la force (3).



Pour être en bonne santé il ne suffit pas de vivre avec soi-même mais vivre avec les autres. Il faut apprendre et être conscient qu'intégrer l'autre dans notre vie et qu'avoir besoin l'un de l'autre est la meilleure manière de s'aider soi-même. Etre en bonne santé c'est être à l'écoute du rythme de sa vie intérieure qui s'accomplit par le rapport avec le milieu extérieur. De ce fait l'individu sait réagir avec conscience pour préserver ce rythme en se relâchant automatiquement, par là il retrouve la légèreté de sa propre existence (son savoir être) et le savoir-faire. Notre santé donc est très liée à cet espace dans lequel notre corporéité reste un problème à thématiser et à définir (notre santé est toujours voilée), nous aussi on est toujours exposés à des troubles de santé. Ces troubles de la santé peuvent être passagers mais aussi chroniques. Ces troubles, ces problèmes nous aident à composer avec le processus de notre civilisation. Le milieu où naît l'homme est sa maison, il demande une faculté pour l'entretenir. Le milieu est un lieu communautaire, il est le lieu habituel où l'homme se sent chez lui. C'est pour dire que la santé est aussi la faculté d'avoir et d'établir des relations avec l'autre, pour avoir un bien être, il faut bien vivre dans sa maison communautaire (société, univers) (8).

La santé n'est pas seulement l'espace mais aussi le temps; il est dérisoire et impensable de vivre sans avenir, il faut refuser les occasions qu'offre la vie humaine de vivre sans avenir. Pour bien vivre, il faut maintenir ouvertes les portes de l'avenir mais encore d'ouvrir d'autres possibilités (6).

Selon Gadamer, « la santé dépend également de l'insertion de la personne au sein de sa vie familiale, sociale et personnelle » (10), l'homme doit réapprendre à



pratiquer ces valeurs sinon notre société progressiste est en voie de la dissolution de la personne humaine. L'homme va se trouver dans une grande machine de la civilisation et également objectivé dans la machine médicale. C'est ainsi que l'individu perdra sa valeur personnelle et se retrouvera dans un processus de réification et donc sans valeur de santé vraie mais dans un état d'angoisse, de manque, et de détresse. C'est pourquoi, il faut chercher une norme de vie et d'équilibre avec un sens de responsabilité supérieur à celui de sa propre personne. Pour que ceci devienne une valeur de chacun, il faut que le déséquilibre dû à la civilisation en créant de l'angoisse nous rende à la raison (3).

La santé ne se réduit pas à un état physico-chimique, elle sous-entend la possibilité de la maladie. Il n'est en santé que celui qui peut être malade et finit inéluctablement à la mort. Ceci exclut tout caractère absolu de la santé. Elle est une notion bien relative, la maladie est importante pour la santé car elle la fait apparaître en la renforçant ou en l'annulant (la finitude), c'est ainsi que (10) :

- La santé a manifestement quelques rapports avec la vie. Seuls les êtres vivants peuvent être en bonne santé et peuvent tomber malades. De même la qualité de la santé définit la qualité de la vie.
- La santé et la maladie ne sont pas seulement différentes mais entretiennent certains rapports à clarifier, c'est ainsi que Nietzsche voit la maladie comme un pont entre une santé avant et une santé après plus forte.



- Il n'existe pas de limite nette entre la santé et la maladie. En effet la mauvaise santé n'est pas forcément la maladie, il est souvent difficile de donner un début et une fin à chacune d'elle. Le plus souvent on passe progressivement de l'un à l'autre (interaction de la santé et de la maladie). C'est ainsi que la vie est une oscillation entre la santé et la maladie jusqu'à la mort.

Pour appréhender la santé d'une manière générale et concrète il faut envisager celle-ci sous un angle plus dynamique que statique. Pour justifier ce choix nous étudions deux exemples de l'aspect statique de la santé. La première approche est la définition de Leriche « la santé est la vie dans le silence des organes ». Ceci nous pousse à définir un organe silencieux : est-ce un organe qui ne se fait pas sentir ou un organe qui se fait oublier ? Ceci implique que dans un organe qui se fait sentir dès qu'il devient bruyant, l'individu est en face d'une maladie, pourtant même dans la jouissance nos organes ne sont pas silencieux et on admet difficilement que l'homme qui selon la définition de l'OMS, jouit, est un malade selon Dr. Knock (8,9).

La définition de l'OMS a le mérite d'être positive mais non satisfaisante, du fait qu'on comprend mal le sens du « complet bien être » qui caractériserait la santé, en effet, la santé est définie comme un état au lieu d'être vue d'une manière dynamique. En ce sens, la santé ne serait-elle pas d'abord un mouvement ? La notion de « bien-être » peut ne pas avoir de goûts ou même elle peut faire peur, prenant l'exemple d'un esclave qui était programmé pour aimer son serviteur, il va



certainement sentir une impression de bien-être mais sans aucune source de salut. Par contre, la santé nous permet de vivre malgré tout, tout en sachant que nous sommes vulnérables, c'est-à-dire nous pouvons tomber malade à n'importe quel moment et que nous sommes une finitude (Gadamer, Nietzsche) (8, 10).

Devant cette approche statique de la santé qui se base sur l'état de bien-être, il faut peut-être préférer l'approche dynamique s'inspirant de la pensée de Spinoza et de celle de Canguilhem ainsi que celle de Nietzsche. Cette approche de la santé comme puissance désignerait la puissance d'agir et par conséquent la capacité à ressentir de la joie au sens de Spinoza.

C'est probablement dans la nature même de la santé d'être en marge et de se faire oublier, que pouvons-nous dire de cette chose qui existe, qui est la base de la vie et de la qualité de vie, mais qui se tient en retrait, hors de notre conscience ? Qu'est-ce que cette chose qui n'est valorisée que par son contraire « la maladie ». C'est pourquoi la santé reste une énigme et constitue un objet propre à la pensée philosophique, c'est-à-dire il faut penser son concept, ce qui se présente au philosophe dans la plus grande discrétion. Nous nous pouvons penser la santé que dans le vécu de la maladie, nous pouvons dire que la maladie perturbe le cours de la santé et coupe le malade du possible de sa liberté, ce qui rend impossible au malade d'imaginer le monde autrement dans ses possibilités. De son côté, la santé nous permet d'étendre notre imagination dans l'histoire de la vie, c'est ainsi être en santé c'est être habité par la grâce de l'imagination qui nous génère comme être humain et qui se découvre par les images (7, 8).



La santé dans son jeu de retrait, est un objet d'étonnement et d'émerveillement qui se montre seulement si on la laisse à elle-même. Pour la philosophie, la santé doit être une expérience vive qui échappe à l'objectivation et qui donne à penser.

Pour St. Angustin, le mal est une privation installée au sein d'un bien, de même la maladie est une privation installée au sein de la santé. De ce fait la maladie n'est pas un manque absolu de la santé, il faut qu'il y ait la santé pour que la maladie y soit installée, cette santé persiste en tant que positivité derrière la maladie. C'est pourquoi santé et maladie ne s'opposent pas même si elles sont ennemies. En plus ce ne sont pas des qualités opposées mais des différences de degrés d'existence ou des différences de niveau de plénitude vital (Spinoza et Nietzsche).

Conclusion

Le malade et le médecin doivent s'accrocher pour rendre hommage à la nature lorsque la guérison nous est accordée, en effet c'est en s'accordant avec la nature qu'on est en bonne santé, puisque (du lieu caché de la santé), l'homme est un élément de la nature parmi autres.

Le rétablissement de la santé ne peut être obtenu qu'à travers une volonté de vivre, une force de l'espoir et la vitalité, L'homme représente un don de la nature, par conséquent l'art médical n'est qu'une aide pour ces éléments et c'est ce qui représente chez Nietzsche, « la grande santé » et chez Spinoza, « la persévérance dans l'être ».



Pour Gadamer, La santé n'est pas seulement un concept statique, mais également dynamique. En suivant le chemin des autres philosophes, Spinoza, Nietzsche et Canguilhem qui ont montré, successivement, que la santé est persévérance dans son être, qu'elle est créativité et qu'elle est normativité.

L'œuvre de Gadamer intitulée « philosophie de la santé », montre que la santé est incompréhensible, elle apparaît en filigrane à travers la maladie, parce qu'il y a souffrance, de là, la santé reste mystère, reste cachée, en fait la santé est silence, l'homme est inconscient, endormi jusqu'à la maladie où elle se réveille, ce qui a été traduit par Leriche en « la santé est la vie dans le silence des organes ».

Au total, le concept de la santé a connu une évolution depuis les grecs et surtout depuis Spinoza, Nietzsche et Canguilhem qui ont essayé de situer la définition de ce concept, et avec Gadamer qui a essayé d'analyser les déterminants de ce concept. Mais ce concept de la santé continue à poser de nombreuses questions :

- La définition de la santé ne passe t-elle pas par la définition de la maladie qui est déficit et irréductibilité de la défaillance.
- Les concepts de la santé et de la maladie sont objets et elles sont enseignées par les sciences objectivantes.
- La définition de la santé reste toujours étrangère : la santé échappe à la normale, à la différence de la maladie qui nous rend conscient du phénomène.



La santé n'est pas présente constamment à notre esprit, elle est là mais on ne fait pas attention, c'est sa réduction ou son départ qui nous réveille. Elle ne nous engage pas à prendre soin de nous-même, elle participe à l'oubli de soi.



Bibliographie

1. Agostini M.

« Comprendre les résistances à l'éducation à la santé : La nature de l'ignorance de la philosophie de Socrate ».

Erudit.org, 2010. Revue des Sciences de l'Education, 2010 vol. 36, n°3: p631-647.

2. Canguilhem.

Le normal et le pathologique.

Paris, PUF 1966.

3. Dagognet F.

Pour une philosophie de la maladie.

Edition Textuelle, Paris 1996.

4. Gadamer H.G.

Philosophie de la santé.

Traduit de l'allemand par Marianne Dautry. Paris, Gallimard, 1980.

5. Gadamer H.G.

Esquisses herméneutiques (Essais et conférences).

Traduit par Geordec Grandin, Paris Brain 2004. Art et cosmologie (1990, page 228). L'art et ses cercles (1989, page 219).

6. Herzlich C.

Santé et maladie : Analyse d'une représentation sociale.

Edition des hautes études des sciences sociales 1995. Paris, Edition EHESS, 1992.



7. Lefevre C.

« De la philosophie de la médecine de G. Canguilhem à la philosophie du soin médical ».

Revue de la métaphysique de la morale 2014 (N°. 82, page 197 – 221).

8. Masse R., St. Arnauld J. Mpassi.

« Ethique et santé publique : Enjeu, valeur et normalité ».

2003 books.google.com

9. Nietzsche.

Le gai savoir.

(1882, Traduction : Patrick Hautling, G. F. Flammarion, Paris 2007 § 120, page 172 – 173).

10. Olivier P.

« Les concepts de la santé et de la maladie en histoire et en philosophie de la médecine ».

[https://revuephares.com>uploads2016/04.](https://revuephares.com/uploads2016/04)